THUCYDIDE

De la guerre



Rivages poche
Petite Bibliothèque

Si Thucydide (né vers 465 et mort entre 400 et 395 av. J.-C.) nous permet de suivre en détail, dans *La Guerre du Péloponnèse*, l'un des plus grands conflits qui secoua le monde antique, les passages retenus pour cette nouvelle traduction mettent en lumière des considérations intemporelles sur l'art et la nature de la guerre.

Général et pionnier de la science historique, Thucydide aborde avec une vivacité prodigieuse des questions tactiques, stratégiques, politiques, logistiques et psychologiques, en bannissant anecdotes, rumeurs et sentimentalisme, dans des pages qui n'en frapperont que plus le lecteur d'aujourd'hui.

Collection dirigée par Lidia Breda

Thucydide

De la guerre

Extraits de *La Guerre du Péloponnèse*

Choix de textes, traduction,
notes et préface de Nicolas Waquet

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Note de l'éditeur. Texte grec établi par C. F. Smith pour « The Loeb Classical Library », Cambridge/Londres, Harvard University Press, 1928-1935.

TITRE ORIGINAL :
Θουκυδίδου ἱστορίαι

Couverture : © Bridgeman Images

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2019
pour la présente traduction française,
la préface et la présente édition

ISBN : 978-2-7436-4671-4

Préface

Véritable monument, vaste fresque d'une déchéance, *La Guerre du Péloponnèse* témoigne du crépuscule de l'Athènes de Périclès, cette Athènes du Ve siècle avant notre ère, brillante, sûre d'elle-même, fière de son rayonnement, de sa démocratie et de sa puissance militaire. À travers les batailles qu'il décrit, les plans qu'il retrace, les discours qu'il compose, Thucydide nous fait pénétrer dans le monde de la guerre en Grèce antique avec une rigueur historique inconnue jusqu'alors. Imprégné de la pensée des sophistes, qui régnait à l'époque sur son Athènes natale, l'historien s'est trouvé profondément marqué par l'essor du rationalisme. Aussi refuse-t-il d'expliquer les événements par des interventions surnaturelles, écartant de son récit et de ses analyses la Providence et les dieux. Thucydide veut dévoiler, comprendre, exposer l'enchaînement des faits ; il montre dans son ouvrage une objectivité et une

impartialité remarquables en dépit de sa propre expérience des combats.

Car Thucydide a bien pris part au conflit qu'il relate. C'est d'ailleurs l'un des rares faits le concernant dont on peut être certain. Il fut élu stratège en 424, soit sept ans après l'ouverture des hostilités entre Sparte et Athènes. L'âge requis pour exercer cette charge était d'au moins trente ans. On situe donc vers 454, au plus tard, la naissance de ce général malheureux. Vaincu en Thrace par le Spartiate Brasidas, Thucydide s'est vu effectivement démis de ses fonctions, accusé de trahison et banni cette même année 424. Cet échec lui a valu vingt ans d'exil. Détaché de l'action, il se serait alors entièrement consacré à son œuvre, commencée dès le début de la guerre. Rappelé à Athènes à la fin du conflit, en 404, Thucydide serait mort entre 400 et 395 dans des circonstances confuses et débattues, sans avoir achevé son ouvrage.

*

La Guerre du Péloponnèse se compose ainsi de huit livres. Tous, à l'exception du dernier, épousent un ordre chronologique strict. Là encore, Thucydide innove. Les faits sont présentés dans leur déroulement, année par année et

saison par saison, car la guerre antique se plie à l'alternance des hivers et des étés. Le lecteur s'apercevra que nous avons puisé une bonne partie de nos textes dans le livre VII, couvrant la période allant de l'été 414 à l'automne 413. La campagne de Sicile, qu'on y trouve minutieusement restituée, offre en effet une vue synthétique de la manière dont les Grecs se battaient. On reconnaîtra dans ces pages les diverses tactiques décrites séparément dans les extraits précédents, combinées, articulées au sein d'une stratégie arrogante et ambitieuse. De fait, les Athéniens lorgnaient depuis longtemps sur la Sicile, objet privilégié de leurs visées impérialistes.

C'est à elle, déjà, que songe Périclès lorsqu'il met en garde ses concitoyens contre les dangers de l'expansionnisme à la fin du discours ouvrant notre corpus. Ce morceau d'éloquence suffit à prouver que la guerre est un instrument de la politique, qu'elle « n'est rien d'autre qu'une continuation des relations politiques par l'immixtion d'autres moyens[1] », comme l'observe Clausewitz en 1829 dans son traité *De la guerre*. Il faut donc prendre en compte les différends diplomatiques qu'évoque Périclès, cette tension extrême qui prélude au conflit entre les Athéniens et les « Péloponnésiens », puisque tel est

le nom donné aux ennemis de l'État qu'il dirige. Périclès pointe ici du doigt les cités grecques alliées à Sparte dans le cadre de la Ligue du Péloponnèse. Cette alliance, formée au VIe siècle avant notre ère, permettait aux Spartiates de compter en cas de guerre sur le soutien d'États qu'ils protégeaient. Le terme « Lacédémoniens », lui, s'applique à l'ensemble des habitants de Sparte et de ses environs, les Spartiates n'étant que les citoyens de la ville même.

Périclès s'adresse donc à l'Assemblée des Athéniens pour débattre de la suite à donner aux requêtes présentées par les diplomates spartiates, venus leur dicter dans une dernière ambassade l'ultimatum suivant : Sparte, malgré son désir de paix, prendrait les armes contre Athènes si celle-ci refusait de rendre leur autonomie aux cités grecques. L'indépendance en question concernait les cités coalisées contre les Perses depuis 478. Cette coalition, appelée aussi Ligue de Délos, avait pris de plus en plus l'aspect d'un empire athénien. Thucydide mentionne dans notre extrait les trois autres affaires politiques qui précipitèrent la Grèce dans la guerre et dont nous donnons le détail en note : le siège de Potidée, l'indépendance d'Égine et le décret contre les Mégariens, excluant ces derniers de tous les ports et

mouillages de la ligue athénienne, alors maîtresse des mers.

*

Thucydide insiste bien sur la confiance aveugle de Périclès en ses forces navales. Depuis la victoire de Salamine, en 480, Athènes détenait la suprématie maritime grâce au perfectionnement de la trière, ce long navire de guerre où l'on retrouve en réduction toute l'organisation sociale athénienne (nous donnons à ce sujet dans les notes accompagnant le livre I la composition d'un équipage type). Un tel vaisseau réunissait à son bord pas moins de deux cents hommes. À l'époque de la guerre du Péloponnèse, Athènes disposait de plus de trois cents trières. Équiper ne serait-ce que deux cents de ces navires revenait à engager quarante mille hommes, ce qui donne une idée de la puissance de la flotte dont se vante Périclès.

Le livre II fournit ensuite de précieuses indications sur la nouvelle manœuvre navale du περίπλους (mouvement tournant) dans les pages consacrées à la bataille de Patrai, livrée pendant l'été 429 à l'entrée du golfe de Corinthe. L'extrait du livre VII que nous avons intitulé « Victoires syracusaines » présente l'autre tactique nautique

novatrice, le διέκπλους (percée), venant compléter les techniques classiques d'abordage et d'attaque à l'éperon. Ce passage nous renseigne également sur différentes innovations en matière de construction navale, fruits de l'ingéniosité que les guerres ne manquent jamais d'exciter. En témoignent aussi les procédés révolutionnaires mis en œuvre lors du siège de Platée, à l'été 429. Nous en suivons au livre II tous les préparatifs, chaque camp rivalisant d'imagination pour déjouer les ruses et les astuces de l'autre.

*

Les forces navales opéraient souvent en étroite liaison avec les forces terrestres, comme l'illustre la prise du Plemmyrion, au livre VII. Cette hauteur, enlevée en 413, défendait l'entrée du Grand Port de Syracuse. L'opération combinait intelligemment attaque sur mer et attaque sur terre. Le stratège syracusain Gylippe lança les deux simultanément et tira profit de l'inattention des garnisons athéniennes, inattention due justement au spectacle du combat naval qui se déroulait sous leurs yeux. Mais l'engagement terrestre – tel que Thucydide le dépeint dans le même livre avec l'affrontement nocturne des Épipoles – atteint son apogée dans la bataille rangée. L'historien en

explique le mécanisme au livre V dans le récit de la fameuse bataille de Mantinée, reposant sur l'organisation de la phalange hoplitique. On estime à dix mille, environ, le nombre d'hommes engagés de part et d'autre dans ce combat titanesque livré en 418, l'un des plus imposants jamais menés dans le monde grec.

Le livre IV démontre toutefois les limites de la phalange à travers la victoire athénienne de Sphactérie, en 425. Les hoplites s'y virent effectivement défaits par un détachement d'infanterie légère. De même, lors de la retraite de Sicile relatée au livre VII, les acontistes syracusains l'emportèrent sur les hoplites athéniens en les accablant d'une grêle de traits. Leur tactique consistait à harceler la colonne ennemie disposée en formation carrée : les hoplites lourdement armés encadraient les troupes auxiliaires, l'infanterie légère et les bagages. Bien qu'elle permît de faire front de n'importe quel côté, cette formation était peu propice à une retraite rapide et se révéla mal adaptée à la situation dans laquelle se trouvaient alors les Athéniens, traqués sur un terrain hostile.

*

Thucydide ne manque pas de mettre au jour les erreurs tactiques ou stratégiques parfois

commises par le haut commandement, comme la décision de poursuivre le siège de Syracuse dans l'extrait du livre VII que nous avons intitulé « Différends stratégiques ». Mais les échecs s'expliquent aussi par l'intervention de facteurs impondérables. Dans l'exposé des « Nouvelles batailles à Syracuse », dans le même livre, l'historien relève la peur causée par l'éclipse de lune du 27 août 413. On reconnaîtra ici l'une des nombreuses formes que revêt la « friction », phénomène crucial cerné et exploré par Clausewitz. Par friction, il faut entendre l'effet qu'exercent les forces de toute nature venant perturber le déroulement planifié d'une action militaire. Même lorsque tout est pensé, préparé, l'humain intervient au moment de la mise en œuvre, sur le terrain, du plan bâti dans l'esprit du stratège. Or l'humain ne va pas sans certaines réactions irraisonnées. Ces réactions sont naturellement imprévisibles car étrangères – par définition – à la raison qui oriente et élabore les calculs sur lesquels repose toute stratégie. Thucydide a parfaitement conscience que ce fait, en apparence anodin, renferme des conséquences tragiques capables de mener au désastre.

Si les quelques extraits que nous proposons permettent d'entrevoir les aspects psychologiques, économiques et logistiques du conflit,